



**HAL**  
open science

## Jean Pouilloux, le “ Père ” et les Sources chrétiennes

Jean-Noël Guinot

► **To cite this version:**

Jean-Noël Guinot. Jean Pouilloux, le “ Père ” et les Sources chrétiennes. Hommages à Jean Pouilloux, MOM éditions, pp.129-133, 1998, Collection de la Maison de l’Orient méditerranéen. Hors-Série 5. hal-04555171

**HAL Id: hal-04555171**

**<https://hal.science/hal-04555171>**

Submitted on 22 Apr 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Jean Pouilloux, le « Père » et les Sources chrétiennes

Jean-Noel Guinot

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Guinot Jean-Noel. Jean Pouilloux, le « Père » et les Sources chrétiennes. In: Hommages à <name ref = "persee-web:/authority/350666">Jean Pouilloux</name> Lyon : Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 1998. pp. 129-133. (Collection de la Maison de l'Orient. Hors série, 5);

[https://www.persee.fr/doc/mom\\_0243-8046\\_1998\\_hos\\_5\\_1\\_1585](https://www.persee.fr/doc/mom_0243-8046_1998_hos_5_1_1585)

---

Fichier pdf généré le 02/05/2018

Jean-Noël GUINOT

## Jean Pouilloux, le « Père » et les Sources chrétiennes

Évoquer la mémoire de Jean Pouilloux, quand on a eu la « Bonne Fortune » de l'avoir pour « maître », n'exige aucunement, comme dans le roman grec, le recours à des pratiques magiques. L'homme et le professeur, indissociablement et dans cet ordre, sont pour moi immédiatement présents. Comment oublier ce sourire, l'accueil chaleureux réservé à chacun, l'intérêt manifesté à chacun pour son travail ou sa recherche, mais aussi cette exigence de rigueur scientifique, alliée à un enthousiasme qu'il savait si bien communiquer, quels que soient le texte à expliquer ou l'entreprise à conduire ?

Dans l'inscription grecque en apparence la plus sèche, dans le texte littéraire à première vue le plus impersonnel, le plus banal, mais qu'il fallait bien expliquer aux candidats à l'Agrégation, on le sentait toujours à la recherche de l'homme et des hommes, désireux de faire découvrir à son auditoire leurs aspirations les plus hautes comme leurs préoccupations les plus immédiatement matérielles et humaines. Certes, cette quête de l'humain pouvait paraître plus facile à poursuivre avec Homère, aux côtés de Patrocle ou d'Ulysse, qu'avec Quintus de Smyrne et la reine des Amazones, mais qu'importe ! « le maître » parvenait à y entraîner ses disciples. Il est en tout cas hors de doute que Jean Pouilloux a fortement contribué à former les enseignants que nous sommes devenus, bien au-delà, on l'aura compris, de ce que lui doit notre connaissance de la langue et de la littérature grecques.

Ma première rencontre avec lui remonte à 1964, au moment où, sur les conseils du Doyen Paul Gallay, alors mon professeur de grec aux Facultés catholiques de Lyon, je suis allé le trouver à l'Institut-Courby pour lui demander de bien vouloir diriger mon Diplôme d'Études supérieures et, naturellement, de m'indiquer un sujet. « Plutôt que

d'entreprendre un travail sur Thucydide, Homère ou un choix d'inscriptions grecques, ne seriez-vous pas intéressé », me dit-il, sachant que je venais des Facultés catholiques, « par un sujet en patristique grecque ? ». Je dus avouer, à ma grande confusion, que j'ignorais pratiquement tout de la littérature des Pères de l'Eglise et que ma science se réduisait aux quelques rares extraits de Basile, Jean Chrysostome et Grégoire de Nazianze donnés à la fin d'un manuel utilisé au collège ! Il n'en fut guère étonné et, m'invitant à découvrir ce que j'ignorais, me parla aussitôt de « Sources chrétiennes », du Père Mondésert, que je devais aller trouver de sa part, de « l'autre côté du Rhône », rue Sainte-Hélène, pour déterminer avec lui un sujet de D.E.S. Tout autant que les Pères de l'Eglise et la collection « Sources chrétiennes », j'ignorais alors les relations d'amitié qui unissaient les deux hommes, la collaboration qui s'était établie entre eux et les projets qu'ensemble ils formaient.

Celui de l'édition des « Œuvres de Philon d'Alexandrie », je l'appris alors, venait de naître, quelques années plus tôt, en marge de « Sources chrétiennes », sous la direction de R. Arnaldez, C. Mondésert et J. Pouilloux, et l'entreprise, désormais engagée, était une raison supplémentaire de nouer, entre les deux rives du Rhône, par le pont de l'Université, des collaborations étroites et amicales. Rétrospectivement, je compris pourquoi le directeur de l'Institut Courby me renvoyait aussi naturellement au directeur de « Sources chrétiennes », qui n'était pas plus étonné que cela d'avoir à m'indiquer un sujet de D.E.S. ! La confiance entre les deux hommes était totale, fondée sur une estime réciproque et sur une amitié qui établissait entre eux, de tempérament pourtant si différent, une véritable connivence. La manière qu'avait Jean Pouilloux de parler de Claude Mondésert, sans le nommer autrement que « le Père », et en faisant de cette appellation commune une épiclese qui semblait lui être réservée, comme l'intonation que prenait le « cher ami » du P. Mondésert à son adresse, suffisaient à faire pressentir la profondeur d'une amitié dont il n'est sans doute pas exagéré de dire que, sans elle, plusieurs entreprises scientifiques n'auraient pas vu le jour ou n'auraient pas abouti.

A priori, rien dans sa formation universitaire et dans ses recherches personnelles ne semblait prédisposer Jean Pouilloux à s'intéresser directement à l'entreprise des « Sources chrétiennes ». Mais c'était un de ses charismes, comme une caractéristique de son enseignement, que son

esprit d'ouverture et sa curiosité, non seulement intellectuelle, mais aussi humaine, qui lui faisaient bousculer les frontières, surtout quand elles se dressaient à l'intérieur d'une même discipline, pour mieux comprendre une époque ou un milieu, pour rendre compte plus justement des mutations et des permanences à l'intérieur de ce monde antique dont il faisait son sujet d'étude. « Le Père », lui aussi, s'était occupé d'épigraphie grecque au Liban et en Syrie, et pourtant ce ne fut pas ce domaine commun de recherche qui contribua le plus à rapprocher les deux hommes. Jean Pouilloux, en effet, n'était pas homme à s'enfermer dans sa spécialité ou, pour mieux dire, il était convaincu qu'on ne pouvait pas être un bon spécialiste dans sa discipline sans être ouvert et attentif à d'autres champs de recherche que les siens propres.

Cette conviction fut, on le sait, à l'origine de la création de la Maison de l'Orient méditerranéen. Elle le fit aussi, dès son arrivée à Lyon, s'intéresser activement à « Sources chrétiennes ». Faut-il le souligner ? Cela n'allait pas de soi. L'intérêt porté par l'Université à l'antiquité tardive, et notamment à la littérature judéo-chrétienne des premiers siècles, était encore limité. L'entreprise conduite par le P. Mondésert aurait pu laisser indifférent un « classicisant », plus habitué à tourner le regard vers Thasos ou Delphes que vers Alexandrie ou Antioche aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Telle ne fut pas l'attitude de Jean Pouilloux. Non seulement, dès sa rencontre avec « le Père », il comprit l'importance du champ de recherche qu'offrait la littérature patristique, mais encore il comprit aussi la nécessité de soutenir l'entreprise des « Sources chrétiennes », à laquelle il ne cessa, de diverses manières, d'apporter un concours actif et généreux.

Ainsi aura-t-il beau répéter et écrire, lorsque sera achevée la publication des « Œuvres de Philon d'Alexandrie », que, sans « le Père », rien n'eut été possible ni réalisé, ce n'est pas diminuer les mérites de ce dernier que de dire combien, dans ce cas aussi, le soutien de Jean Pouilloux et, ce qui en fut l'expression concrète, sa participation effective à l'édition de quatre traités de Philon, lui auront été précieux. Pourtant, bien au-delà de ce travail sur Philon, il sut mettre généreusement son autorité scientifique et son dynamisme au service de « Sources chrétiennes », une entreprise qui n'était pas la sienne, mais dont il voulut partager activement l'« aventure » avec « le Père ». Membre de l'Association des Amis de Sources chrétiennes dès sa

constitution, puis Administrateur efficace, il en deviendra plus tard, en 1982, le Président, cédant ainsi aux pressions amicales du « Père », qui, sachant d'expérience les difficultés de la tâche, désirait placer aux côtés de son successeur un conseiller avisé et un ami sûr.

Ce rôle, Jean Pouilloux l'avait assumé auprès du Père Mondésert pendant des années, notamment en le confirmant dans sa volonté de donner à la Collection la véritable dimension scientifique qui lui manqua parfois à ses débuts. Son recrutement par le C.N.R.S., auquel il ne fut pas étranger, tout en regrettant de ne pas avoir obtenu pour lui un poste de Directeur de Recherche, allait dans le même sens, comme aussi la mise en place progressive d'une équipe du C.N.R.S., dans le but d'assurer à la Collection une existence moins précaire et de lui acquérir plus largement encore la reconnaissance de la communauté scientifique. Tout cela exigea beaucoup de rencontres, de démarches, d'efforts sans cesse renouvelés, de ténacité jamais découragée, même lorsque tout semblait compromis. Mais Jean Pouilloux tenait sans doute de ses origines poitevines cette capacité à ne jamais renoncer.

D'une entreprise qui n'était pas la sienne, il veillait donc activement, aux côtés de son responsable, à assurer le développement et la survie. Il le faisait en attirant à la cause des Pères des universitaires et de jeunes chercheurs qu'il orientait, comme il l'avait fait pour moi, vers les Sources chrétiennes. Ainsi se renforçait un réseau de collaborateurs et s'alimentait un vivier de futurs éditeurs de textes. C'est à cette préoccupation constante de Jean Pouilloux de garantir à l'œuvre du « Père » son existence future que je dois de m'être retrouvé un jour, presque par surprise, à l'Institut des « Sources chrétiennes », et d'avoir accepté aujourd'hui d'assumer la responsabilité de la Collection. Sans doute, depuis l'époque du D.E.S., puis de la thèse et de l'édition d'un texte patristique, n'avais-je pas cessé d'être en relation avec le Père Mondésert, mais, chargé d'une khâgne au Lycée Edouard Herriot de Lyon, ma collaboration ne pouvait être que fort réduite. Or le « Père » avait depuis longtemps reculé les limites de la retraite, la tâche qu'il remplissait depuis plus de quarante ans devenait pesante, l'équipe vieillissait, mais aucune perspective de trouver un membre de la Compagnie de Jésus à affecter à « Sources chrétiennes » ne se présentait. Y eut-il une stratégie commune mise au point entre les deux amis ? Je l'ignore, mais je le croirais volontiers. Jean Pouilloux aura beau

me dire plus tard, en plusieurs occasions et après la disparition du « Père », qu'il ne fut pour rien dans mon détachement au C.N.R.S. auprès des « Sources chrétiennes », je n'en fus jamais convaincu, tant il savait être « Ulysse aux mille tours » pour faire aboutir les projets qu'il avait un jour formés ! Quoi qu'il en soit, c'est bien lui et aucun autre qui me poussa à présenter ma candidature au C.N.R.S., « pour montrer au Père qu'on ne le laisse pas tomber, même si vous n'avez, vieux chef, aucune chance d'être retenu ». Je fis donc naïvement la démarche demandée... et me retrouvai brusquement, au début d'octobre 1982, à « Sources chrétiennes », après avoir dû, malgré tout, assurer la rentrée en hypokhâgne et en khâgne durant tout le mois de septembre ! Les deux « stratèges » étaient parvenus à leurs fins, mais chacun attribuait à l'autre la responsabilité de la victoire ! L'horizon, du reste, allait s'éclaircir, puisque, un an plus tard, le Père jésuite Dominique Bertrand prenait en charge les destinées de l'Institut des « Sources chrétiennes », permettant ainsi au Père Mondésert de se retirer, ce qu'il fit avec une discrétion exemplaire. Jean Pouilloux, lui, continua à faire bénéficier son successeur de ses conseils et de son expérience, pendant de longues années encore, même lorsque la maladie le contraignit à la réclusion. Ainsi continuait-il à exprimer son attachement à l'œuvre du « Père » et sa fidélité à l'ami.

L'hommage rendu au Père Mondésert à l'occasion de ses quatre-vingts ans, à Lyon d'abord, puis à Paris, dans les locaux du C.N.R.S., fut pour les deux hommes, beaucoup s'en souviennent, un temps fort, chargé d'émotion et riche des aventures courues et risquées ensemble. La préface de Jean Pouilloux au volume *Alexandrina* remis en hommage au « Père » en laisse pudiquement transparaître quelque chose. Le reste leur appartient pour toujours, comme appartient à Ulysse et à Pénélope, dans le clair-obscur du mégaron de leur palais d'Ithaque, ces heures de conversations nocturnes que n'a pas osé transcrire le poète, mais dont le « maître » savait faire partager aux étudiants que nous fûmes la charge émotionnelle et affective. L'ombre de notre mégaron intérieur continue aujourd'hui d'être habitée : le « Père » et le « Maître » s'y trouvent réunis. Nous savons le prix de cette présence et ce qu'elle exige de nous pour la poursuite de leurs entreprises.